

OLEG VASILJEVITCH FILATOV

CONVERSATIONS AVEC TSAREVITCH ALEXIS

SOUVENIRS DE LA FAMILLE DE
FILATOV DE TSESAREVITCH ALEXIS



Oleg Vasiljevitch Filatov
CONVERSATIONS AVEC
TSAREVITCH ALEXIS.
Souvenirs de la famille de
Filatov de Tsesarevitch Alexis

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=40221737
ISBN 9785449615893

Аннотация

Dans ce livre, nous parlons du fait que peu de temps avant la mort de Vasily Xenofontovich Filatov, professeur de Géographie, en 1983, a commencé à raconter une véritable histoire de sa vie. De ses histoires, la famille a appris qu'il n'était en fait qu'Alexei Romanov, fils de Nikolai Romanov, le dernier tsar de Russie, et qu'il avait été sauvé par des soldats en 1918. En accomplissant la volonté de mon père, je publie des conversations avec lui.

Содержание

CONVERSATIONS AVEC TSAREVITCH	5
ALEXIS	
BRÈVE PRÉFACE	5
Souvenirs personnels d'Oleg Vassilievitch Filatov	7
Конец ознакомительного фрагмента.	36

**CONVERSATIONS AVEC
TSAREVITCH ALEXIS
Souvenirs de la famille de
Filatov de Tsesarevitch Alexis**

Oleg Vasiljevitch Filatov

© Oleg Vasiljevitch Filatov, 2019

ISBN 978-5-4496-1589-3

Created with Ridero smart publishing system

CONVERSATIONS AVEC TSAREVITCH ALEXIS CE LIVRE EST DÉDIÉ À MON PÈRE

BRÈVE PRÉFACE

En 1988, dans un centre de district voisin d'Astrakhan mouret notre père, Vasily xenofontovich Filatov, professeur de Géographie du village. Peu avant sa mort, il avait commencé à nous raconter l'histoire fantastique de sa vie. De ses histoires, nous avons appris que notre père n'était pas son vrai nom, qu'il n'était en fait autre chose qu'Alexei Romanov, le fils de Nikolai Romanov, le dernier tsar de Russie, et qu'il avait été sauvé par des soldats lorsque le reste de sa famille a été exécuté en 1918.



Filatov O.V. 1936



Романов А.Н. 1916

Au moment où le père racontait son histoire, les reliques de la famille impériale n'avaient pas encore été découvertes sur l'ancienne route de Koptiaki, à la périphérie d'Ekaterinbourg. Cette tragédie n'est pas encore devenue un sujet brûlant pour les historiens et n'a pas attiré l'attention internationale. Quand tout a été révélé, la famille stupéfaite de Filatov a réalisé que la plupart des histoires racontées par Vasily Xenofontovich, jusqu'aux détails les plus banaux, coïncidaient avec les faits qui venaient d'être dévoilés. Dans ce livre, la famille a présenté l'histoire de la vie du Tsesarevich sauvé.

Souvenirs personnels d'Oleg Vassilievitch Filatov

Contraint de dissimuler ses origines véritables, il dut remodeler sa culture et son éducation en s'efforçant de passer inaperçu.

En 1988, alors qu'il se mourait, monpère nous déclara: « Je vous ai dit la vérité etvous devez être conscients de la situation dans laquelle les bolcheviks ont conduit la Russie. “Nous, ses enfants, sommes convaincus qu'il ne nous a pas trompés. Malheureusement, il nenous a pas révélé grand-chose et nous nous aperce vons que nous avons encore une foule de questions à lui poser. Quoi qu'il en soit, son esprit semble être avec nous. Nous l'interrogeons et nous avons l'impression de voyager àtravers le temps et de communiquer avec lui. Tant que nos parents sont vivants, on l'acceptecomme un dû, sans jamais penser qu'ils ne sontpas immortels. C'est la raison pour laquelle nous devons réunir les bribes de ses récits encomblant les lacunes grâce à nos pensées et aux faits récemment mis au jour. Aussi l'histoire demon père, telle que je la relaterai, sera-t-elle entremêlée de mes propres réflexions. Lesenquêtes ne sont pas achevées.

Nos amis, nos parents, nos compagnons d'armes et les expertsqui se sont intéressés à cette affaire nous ont aidés à porter cette lourde croix placée sur nosépaules. J'espère qu'en

conséquence, nous finirons tous par découvrir la vérité.

Lorsque j'ai commencé à envisager sérieusement de raconter l'histoire de mon père, j'ai parlé à des amis, des collègues et des connaissances et j'en suis venu à la conclusion qu'il fallait la rapporter comme lui-même l'avait fait, non pas comme quelque figure historique d'une époque lointaine mais comme notre contemporain, un homme né au début du siècle, ayant connu toutes les épreuves, les procès, la famine et les répressions avec son peuple. Il est difficile d'imaginer comment il a vécu tout cela en sachant qui il était et en gardant le silence pendant tant d'années. Il a vu et enduré tant de choses pour sauver sa vie et celle de sa famille, de ses enfants. Nous ne saurons peut-être jamais toute la vérité, mais c'est à l'évidence ce vers quoi nous devons tendre. Non progredi estra gredi – Qui n'avance pas recule. Mon père a vécu longtemps. Il a compensé ses déficiences physiques par un effort constant visant à atteindre à un développement et un savoir harmonieux. Cette volonté lui a donné la motivation nécessaire pour continuer coûte que coûte. Il était déjà loin d'être jeune lorsque nous, ses enfants, sommes nés et notre venue le stimula en donnant un nouveau sens à sa vie. Quand ses petits-enfants naquirent à leur tour, il s'ouvrit finalement et relata à leur mère, ma femme, Angelika Petrovna, son sort tragique. C'était en 1983, cinq ans avant sa mort. Auparavant, il nous avait révélé les faits selon un mode allégorique quelque bribe chacun. À présent, nous rassemblons tous ces récits et nos souvenirs de lui afin de mieux comprendre

ce qui s'est passé. Les souvenirs de plusieurs membres de notre famille – ses enfants, sa femme, Lidia Kouzminitchna Filatova (grâce à laquelle il a survécu si longtemps) – ont déjà fait l'objet de publications dans des journaux et ont été à l'origine d'une active recherche menée par des experts, qui se poursuit aujourd'hui encore. Malheureusement, ces réminiscences comportent de nombreux hiatus. Il ne s'étendait jamais et parce que nous étions enfants, nous ne posions pas de questions inutiles, nous bornant à le croire. Comment ne pas croire un père lorsque vous le voyez souffrir et comprenez que sa vie aurait pu tourner tout à fait différemment?

Je serais peut-être contraint de me répéter dans ce récit, mais j'espère qu'on me pardonnera. L'important est d'être honnête. Le principe de base est simple: dire la vérité, quelle qu'elle soit. Bien sûr, les archives peuvent suggérer des tas de choses, tant les archives connues que les inconnues (auxquelles nous n'avons pas accès pour divers motifs, notamment le manque d'argent, la bureaucratie ou la peur qui hante encore certains). En attendant, si nous ne lisons pas cette page de l'histoire qui nous oblige tous à empêcher la répétition d'événements similaires, nous ne saurons jamais le chemin que notre nation aurait pu prendre s'il n'y avait pas eu la révolution. Si nous parlons de repentir, nous devons encore déterminer qui a assassiné le dernier empereur russe, Nicolas II, pourquoi, jusqu'à ce jour, aucun des leaders du pays, ni expert médico-légal ni avocat, n'a proposé une version officielle de ces événements de juillet 1918 et comment s'est en

définitive déroulée la vie de ceux qui ont pris part à la tragédie d'Iekaterinbourg.

Mon père ne nous a pour ainsi dire rien révélé à propos de ses parents. Quand nous lui demandions où étaient les photos de nos grands-parents, il nous répondait: « Il n'y en a pas. Tout a été perdu. » Rien de surprenant à cela. Il y avait eu une guerre civile et tout avait brûlé et disparu. Mais lorsque nous l'interrogeons plus avant, il sombrait dans le silence. De son père, il disait simplement qu'il avait été soldat toute sa vie, qu'il avait fait une ultime marche de 60 kilomètres, qu'il avait bu l'eau glacée d'un puits, qu'il avait attrapé froid et qu'il était mort en 1921. Selon lui, sa mère était institutrice, elle enseignait le russe et la musique et elle avait été tuée en tant que socialiste-révolutionnaire de l'aile gauche lorsqu'il était tout jeune. Il affirmait aussi qu'il avait d'autres parents mais qu'il ne les avait pas connus parce que ceux-ci l'avaient abandonné à Soukhoumi au moment où ils étaient partis à l'étranger durant la guerre civile. Lorsque ma mère s'exclamait à l'occasion, dans un accès de colère: « Tu dis qu'ici, on fait tout de travers, mais où sont les gens de ta famille? », il s'éloignait et se réfugiait à nouveau dans le silence. D'ailleurs, il lui arrivait de ne pas proférer un mot durant de longues périodes – plusieurs jours, voire un mois! À d'autres moments, il se comportait comme un enfant, surtout quand il ne se sentait pas bien. Muet, le regard lointain, mais sans tristesse, il ruminait quelque chose.

Mon père possédait des talents exceptionnels et il avait une

foule de relations. A posteriori, j'en arrive à la conclusion que, de toute évidence, cet homme n'était pas ce qu'il prétendait être. Officiellement, il venait d'une famille de soldats; en raison d'une infirmité, il serait devenu cordonnier. Il disait qu'enfant, il allait au catéchisme. Il fut orphelin de bonne heure. Enfin, plus tard, il enseigna. Aujourd'hui, je reconstruis mes souvenirs de lui à partir de ma propre enfance et je ne peux pas m'empêcher de penser que son histoire n'est pas véridique et que bon nombre de ses actions étaient conditionnées par son éducation, ses souffrances et sa maladie.

Mon père avait une vision extrêmement large et une connaissance profonde de la vie, de l'histoire, de la géographie, de la politique et de l'économie. Les traditions de son propre pays, mais aussi d'autres nations, n'avaient pas de secret pour lui. Il parlait plusieurs langues: l'allemand, le grec, le slavon, le latin, l'anglais et le français, même s'il en avait rarement l'usage. Il expliquait cet ample savoir linguistique, et son excellente mémoire visuelle et motrice, par ses efforts constants pour se développer harmonieusement. Selon lui, « on est autant d'hommes que l'on parle de langues étrangères ». Il voulait dire par là que si l'on connaît la langue, la culture, les traditions et les coutumes d'un peuple qui vit dans un autre monde, on élargit ses possibilités. Il lisait énormément et à une vitesse surprenante, se souvenant sans peine de ce qu'il avait lu. On avait l'impression qu'il puisait des informations à la manière d'un automate. Il était capable de réciter de mémoire les poèmes

de Fet, Pouchkine, Lermontov, Tioutchev, Essenine, Tchékhouv, Kouprine, ainsi qu'Heinrich Heine et Goethe en allemand. Il adorait *Faust*. Selon lui, cet engouement venait du fait que, jadis dans sa famille, on se rassemblait le soir pour se faire la lecture: pièces, poèmes, nouvelles, et romans en russe et dans d'autres langues. De cette façon, on consolidait les liens, on se détendait et puis on conversait. Mon père avait une passion pour l'histoire, surtout l'histoire militaire qu'il connaissait à fond, jusqu'aux alignements de forces et positions de troupes dans telle ou telle bataille. Endéployant son savoir dans ce domaine, il semblait s'inclure dans la caste militaire. Toute savie, il a répété: « Nous, les Filatov, nous avons toujours monté la garde auprès de l'État. » Lorsqu'on voyait des films sur la Grande Guerre patriotique (la Deuxième Guerre mondiale), j'avais souvent des questions à lui poser – par exemple, pourquoi nos troupes avaient-elles battu en retraite au début de la guerre? Il me répondait toujours en détail, tant au sujet du commencement de la guerre de 1939 qu'à propos de la mise à l'épreuve initiale de la force soviétique durant l'invasion de la Pologne. Il m'expliquait pourquoi notre armement avait entraîné des difficultés dans les premiers temps du conflit. Bien que réformé à cause de son infirmité, il citait des exemples étonnamment précis.

Il racontait ainsi que, durant la Deuxième Guerre mondiale, nous dûmes prendre Rostov deux fois parce que les Allemands y avaient laissé un baril d'alcool – pas vraiment un baril, une citerne plutôt. Les soldats russes s'enivrèrent et les Allemands

reprirent la ville. Il fallut tout recommencer. Pourtant lorsque les Allemands avaient attaqué à l'origine, les Russes s'étaient servis de barrières électriques pour la première fois. Ils les avaient placées le long des rives du Don, enfouies dans le sable. Il faisait affreusement chaud et les Allemands savaient soif. Quand ils rampèrent vers le fleuve, le circuit fut branché et beaucoup restèrent sur place. J'ignore comment mon père obtenait ce genre d'informations.

Il nous parlait beaucoup des tsars russes qui édifièrent la nation et, en guise d'exemple, citait souvent Ivan III, grand rassembleur et organisateur de la terre russe, qui donna à notre peuple la chance de se libérer de la horde mongole et de redresser l'échine. Il nous recommandait de lire *Les Fondements de l'Etat russe*, d'Ivanov, afin de mieux connaître l'histoire de notre pays.

Lorsqu'il évoquait la guerre civile, il mentionnait aussi le transfert de la famille impériale de Tobolsk à Tioumen. Il disait qu'une brigade était arrivée sous le commandement du capitaine cosaque Gamine ou Gatine (malheureusement, je ne m'en souviens pas précisément) pour la sauver et que les services secrets des blancs fonctionnaient vraiment bien, surtout dans les chemins de fer. Le tsar et les siens avaient déjà été prévenus, les hommes étaient prêts et il ne s'agissait plus que de tirer parti de la situation au moment propice, mais à Tioumen, on avait remplacé la garde et le plan d'évasion était tombé à l'eau. Les événements suivirent un cours bien différent, mais tout avait été mis en œuvre pour les libérer.

Mon père avait aussi de remarquables dons artistiques. Même après notre naissance, maman et lui se produisaient dans des spectacles amateurs, et on l'invita même à se joindre à une troupe de théâtre professionnelle. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'un orphelin ait pu apprendre à jouer des instruments à clavier. Quand je l'interrogeai à ce sujet, il me répondait qu'il avait appris à l'orphelinat de Kalouga [...] Non content de jouer du clavecin, du piano et de l'orgue, il était capable de les accorder. Il adorait la balalaïka, et, bien qu'il ne jouât pas de la guitare, il m'expliqua que le piano et la guitare avaient le même ton. Il jouait aussi du concertina, du *bayan* et de l'accordéon et nous initia à ces instruments. Ses artistes favoris étaient Chtchepkine, Okhlopkov, Chaliapine, Sobinov et Caruso. Il disait que sa mère jouait du piano, surtout du Chopin et du Beethoven. Il avait une prédilection pour Tchaïkovski, Moussorgski, Rimski-Korsakov. Il nous apprit à chanter sans forcer la voix et à obtenir un son doux sans tension. Il chantait avec calme, sérénité et beaucoup d'expression, des ballades, des arias et de longues chansons folkloriques russes. Il connaissait quantité de *tchastushki* (chansonnettes humoristiques).

Sa grande passion était les échecs qu'il appelait le « jeu des tsars ». Dès l'âge de trois ans, nous connaissions déjà diverses manœuvres. Il évoquait les grands joueurs, Capablanca, Alekhine et Eive, avec un enthousiasme tout particulier pour Alekhine qui remporta 265 parties les yeux bandés. Père nous faisait la démonstration de sa méthode, mais il soulignait qu'elle

était nuisible car elle sapait beaucoup trop d'énergie. Il jouait lui-même aux échecs quand la douleur s'apaisait. Il disait que cela valait mieux que de prendre des médicaments. Le jeu distraait et fait oublier les souffrances. Il possédait de nombreux livres sur les échecs et il était abonné à des magazines spécialisés qu'il passait au crible en prenant des notes. Il endécoupait les pages comme celles des journaux; il collectionnait les mots croisés et les commentaires intéressants. Il faisait aussi collection de crochets et d'hameçons, de toutes sortes de vis et d'écrous. Il s'était confectionné plusieurs boîtes dans lesquelles il rangeait soigneusement ses trésors. Nous riions de cette manie, mais chaque fois que nous avions besoin de quelque chose, nous allions le trouver et il dénichait immédiatement ce qu'il nous fallait.

Père adorait la photographie qu'il entreprit de nous enseigner dès l'enfance. Il nous acheta des appareils Smena-8 et des livres pour les amateurs. Quand on avait le temps, on fai-sait des photos du matin jusqu'au soir. Les leçons qu'il nous donnait étaient toujours passionnantes. Nos parents nous fournissaient le nécessaire pour toutes ces activités. De temps en temps, Père évoquait sa propre enfance. Il disait qu'il aimait bien jouer aux gendarmes et aux voleurs, en vogue à l'époque. Il disait aussi que petit, il était très espiègle et ne laissait jamais les adultes en paix. Ainsi, un jour, lors d'un cours de catéchisme, il avait fait une blague au prêtre en lui clouant ses bottes au sol. On l'avait puni.

Deux d'entre nous, ses enfants, sont très blonds; les autres ont les cheveux foncés. Père était assez brun, mais il disait que,

petit, il avait des boucles blondes. « Tout le monde m'adorait. On m'appelait « Mouton » et on me coupait les cheveux très simplement, aubon. Plus tard, la vie m'a changé. » Ses cheveux étaient noirs de jais et ne commencèrent à grisonner que peu avant sa mort.

Il répétait souvent qu'il fallait apprendre à parler avec conviction. Il est intéressant de noter que, comme parangons d'éloquence, il citait non seulement Horace et Socrate, mais aussi Trotski. Il affirmait que, pendant la guerre civile, quand les unités de l'armée rouge avaient battu en retraite, Trotski pouvait déclamer des heures durant. Exhortés par ses discours, les soldats se jetaient sur l'ennemi et se battaient à mort. Père insistait pour que nous apprenions à nous exprimer avec force puisque Dieu nous avait donné le don de la parole. Il importait de bien construire ses phrases et de formuler correctement ses idées. Chaque mot devait porter, sans ostentation.

Il rêvait que je devienne avocat. Quand je lui demandais pourquoi il y tenait tant, il répondait : « Eh bien, ainsi tu pourrais régler tes affaires. Tu saurais quoi faire. » Il me fit aussi apprendre les langues étrangères. Quand je m'étonnais qu'il ne me parlât pas en allemand qu'il connaissait bien, ou ne l'enseignât pas, il ripostait que, depuis la guerre, il en était venu à détester cette langue.

Enfant, je n'avais aucun mal à enregistrer tout ça. Il n'y a pas de barrière, rien à craindre, surtout quand ce sont vos parents qui vous apprennent tout. J'ignorais la peur quand j'étais avec

mon père. J'avais l'impression d'être un coq en pâte auprès de lui. C'était un père de famille exemplaire qui passait beaucoup de temps avec ses enfants et nous enseigna presque tout. Par exemple, à écrire de la main gauche de façon à développer les deux hémisphères du cerveau. Il soutenait que jadis, les nobles étaient capables de manier l'épée des deux mains et de la faire passer du bras blessé au bras sain. Père fabriqua lui-même un tambour à broder et me fit apprendre la broderie – point de croix, plumetis, etc. Quand je m'enoffusquai, estimant que je n'en avais nul besoin, il répliqua: « Que veux-tu dire? Il faut savoir tout faire. » Il vérifiait avec soin mon travail quand j'avais brodé des mouchoirs pour offrir à maman et mes sœurs à l'occasion de leur anniversaire. Il nous enseigna le dessin. À tenir un crayon à papier d'abord, puis à s'en servir, après quoi seulement il nous donnait des crayons de couleurs. Il nous montra comment faire pour dessiner sur une grille afin d'observer la symétrie et dessiner de mémoire. Plus tard, nous passâmes à l'aquarelle, puis à l'huile. Père voulait que je montre mon travail dans des concours d'art, et je m'exécutai. Il faisait de la sculpture avec nous – en utilisant de l'argile et de la plasticine. Il nous apprit aussi à rédiger des compositions, à choisir les éléments dont nous avons besoin dans les livres, à lire les pages en diagonale et à sélectionner ce qu'il nous fallait pour développer un thème. Pour que nous sachions exprimer figurativement nos pensées, il nous demandait de décrire par écrit, met-tons, le vol des oiseaux au printemps. Il construisait lui-même des abris pour les étourneaux

et nous apprit à aimer et étudier la nature. Il avait une prédilection pour le printemps et semblait abattu à l'approche de l'automne. Il n'y avait pas d'église dans notre communauté et son âme se ressourçait dans la nature. À ce propos, il connaissait très bien les plantes médicinales.

Il n'essayait jamais de nous imposer son savoir ou ses aptitudes. Un vol d'oies passait au-dessus de nos têtes et il demandait brusquement: « Combien y en avait-il? » Dès qu'on avait vu quelque chose une fois, il fallait le mémoriser instantanément. C'était ainsi qu'il avait été élevé. J'étais censé me souvenir du premier coup du nom des rues, des immeubles, des gens, des numéros des trains, des bus, et même dans quelle direction soufflait le vent lorsqu'ils m'emmenaient à Orenbourg. En sortant d'un bâtiment que je ne connaissais pas, je devais lui décrire les objets qui s'y trouvaient et selon quelle disposition. Il était très observateur lui-même. Quand on marchait avec lui dans une foule, il disait: « Tu as vu cet homme qui vient de passer? Il avait une démarche particulière. As-tu vu celui-là? Il n'arrête pas de regarder autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose. » Il remarquait toutes sortes de détails insignifiants et me faisait me souvenir de tout.

Lorsque j'y songe, il me paraît curieux que, dès ma prime enfance, vers neuf ans, il m'ait appris à me souvenir de ses paroles dès la première fois. « Rappelle-t'en sur-le-champ car je ne vais pas me répéter. Tu dois le savoir pour ne pas réitérer les erreurs et ne raconter rien à personne, sinon on risque de gros ennuis. » À

l'époque déjà, je comprenais qu'il se faisait du souci pour nous mais aussi pour d'autres gens. Il nous parlait d'eux et nous faisait voir leurs photographies en disant: "Je te les montre une fois. Je ne te les remontrerais pas. Souviens-toi de ces visages." Nous ignorions s'ils étaient vivants ou morts.

Parfois, des personnes venues d'endroits inconnus lui rendaient de brèves visites. Il sortait avec eux pour parler. Nous ne les avons jamais vues et ne les revîmes jamais non plus. Il refusait de nous révéler qui elles étaient et pourquoi elles étaient venues. Il se bornait à sourire et ne disait rien, Il ne voulait sans doute pas que nous soyons au courant de sa vie antérieure de peur que nous exposions ces gens, ainsi que nous-mêmes, au danger. Dans les années 1960, mon père écrivait des cartes postales à quelqu'un; il les confiait à mes jeunes sœurs qui ne savaient pas encore lire pour quelles les mettent à la boîte. Si nous lui demandions à qui ces cartes étaient adressées et ce qu'il y avait écrit, il se contentait de sourire sans un mot.

Il avait des amis étonnants. Par exemple, le vieux Iavorski qui vivait dans notre village. Un jour, mon père m'emmena le voir quand j'avais dans les neuf ans. Je vis un vieillard, en chemise blanche de paysan, penché sur un poêle. « Dis-moi, grand-père, comment Nikolai Ivanovitch Kouznetsov est-il mort? » demanda brusquement mon père. Le vieil homme se redressa sur un coude et me regarda: « Et qui est avec toi? » « C'est mon fils, tu peux parler devant lui. » Alors le vieil homme nous raconta comment il avait attendu Kouznetsov avec Stroutinski, conformément à son

ordre de mission. Il était dans les transmissions en Pologne. Ils l'attendaient devant Lvov, mais il ne vint jamais. Finalement ils apprirent que Nikolai Ivanovitch Kouznetsov était mort; il s'était fait sauter la cervelle lorsque, blessé, il était tombé entre les mains des nationalistes. Pour moi, le plus intéressant était les circonstances dans lesquelles mon père l'avait rencontré, il affirmait qu'il était à Uralmach (fabrique de machines de l'Oural), où il essayait de dénicher un emploi.

Souvent, lorsque nous étions enfants, nous voyions comme notre père paraissait seul en dépit du fait qu'il avait une femme, notre maman, qui trimait inlassablement pour nous élever. Durant toutes ces années, en particulier les années 1960, il passait beaucoup de temps près de sa radio, à écouter les « informations » du matin jusqu'au soir. Ce fut alors qu'il commença à me parler de la révolution, de politique, de Chamberlain. Il évoquait constamment Kerenski. Non seulement il savait qui il était, mais pour je ne sais quelle raison, comment il avait fui et où il vivait. Il disait que Kerenski avait prétendu être un leader, mais qu'en réalité, c'était un aventurier. Mon père revenait continuellement sur l'idée que les tsars s'inquiétaient en permanence pour l'État, le Trésor, et l'Armée, sans laquelle il n'y avait pas d'État, et protégeaient leur Église orthodoxe. Il nous expliqua comment on avait tué Trotski en Amérique latine.

Mon père était invalide. Il disait toujours: "Je suis né comme ça, infirme." Son pied gauche était atrophié; il chaussait du 40, et du 42 du pied droit. Un jour, il m'a dit que son pied ne

s'était pas déformé avant 1940 environ. Il avait une scoliose, des cicatrices dans le dos sur les bras et des traces de blessures dues à des éclats d'obus à la taille, sous l'omoplate gauche et au talon gauche. Cela suscitait des questions perplexes chez nous. Il n'avait jamais fait la guerre, mais il était invalide. Quand était-ce arrivé? Où? Mais cela ne se faisait pas parler de ça en famille. Un jour, alors que j'étais encore petit, je vis son dos couvert de cicatrices et lui demandai ce qui s'était passé. « Il est arrivé une histoire. On a tiré sur nous dans une cave et tué des gens. » Quand je l'interrogeai sur son pied, il agitait la main en disant que si on avait coupé l'autre pied, il aurait été totalement incapable de travailler. « Ainsi au moins, je peux gagner ma vie. » Il avait continuellement mal au pied, il s'était coupé le talon avec un rasoir et il avait une terrible cicatrice. Il allait spécialement à Leningrad pour s'acheter des « bottes de général » avec une cambrure haute; on en trouvait dans les années soixante. Il disait qu'auparavant, il avait une semelle orthopédique, on lui avait fait des étirements et des massages du pied. Il avait voulu se faire opérer, mais il craignait que son cœur n'y résiste pas, bien qu'il fut relativement jeune.

Il n'allait jamais chez le médecin et il ne reste aucun certificat médical faisant état de sa maladie. Un jour cependant, en 1975, nous l'obligeâmes à aller se faire faire un bilan. C'est la seule information que nous possédons sur son état de santé. Nous n'avons jamais vu non plus de photographies de mon père lorsqu'il était jeune. Il y en avait quelques-unes qui dataient

d'avant guerre; les rares autres avaient été prises beaucoup plus tard. D'une manière générale, nous avons très peu de documents sur lui bien qu'il insistât pour que nous conservions soigneusement tous nos dossiers et papiers. Il disait qu'on avait égaré son certificat de naissance et qu'il avait dû le reconstituer à partir des registres de l'église. « C'est un dentiste qui a défini mon âge. Mais il s'est trompé. » Ma mère se souvient qu'en 1952, il lui avait avoué qu'il avait 48 ans.

En dépit de son infirmité, il faisait preuve d'une endurance stupéfiante. Il était capable de parcourir de longs trajets sans canne en prenant appui "tour à tour sur une jambe, puis sur l'autre. Il faisait une promenade presque chaque jour, surtout l'été, durant ses congés, où il lui arrivait de couvrir plusieurs kilomètres pour aller pêcher dans la rivière. Il avait une grande force spirituelle et beaucoup de dignité. Je ne me souviens pas qu'on l'ait jamais humilié ou traité d'invalides. Il se démontait complètement quand une maladie l'empêchait de faire quelque chose. On en discutait et puis il se calmait. Toute sagesse, il a fait certains mouvements de gymnastique suédoise, en prétendant que sans cela, il serait maigre comme un clou.

Il lui arrivait souvent de tomber malade brusquement. Nous ne parvenions pas à déterminer ce qu'il avait, mais il n'allait jamais voir le médecin. Il se mettait au lit et restait couché des heures durant. Il avalait des remèdes et prenait toujours de l'acide ascorbique. Quand je lui demandai ce qui n'allait pas, il me répondait: "Je tiens ça de mes parents. Et j'ai

été handicapé toute ma vie. Les gens disent que mes parents n'auraient pas dû semarier, mais ils l'ont fait quand même et je suis né comme ça." Quand il souffrait parcequ'il s'était cogné le pied, il bandait la meurtrissure et s'allongeait ou s'asseyait tout vouûtéen marmonnant inlassablement quelque chose. Une fois je l'ai entendu réciter le *Notre Père*. C'était son mode de défense. Il disait souvent: « Il ne peut rien y avoir de plus terrible dans la vie. Le plus atroce de tout, ce fut la cave Ipatiev." Bien sûr, ces remarques restèrent gravées dans nos mémoires.

Il se levait en général de bonne heure, faisait sa gymnastique, s'aspergeait d'eau froide et se rasait avec soin. Cela m'étonnait. Qu'est-ce que tu es, papa, un soldat?" m'exclamaije. « Non, répliquait-il, mais mes ancêtres étaient tous des soldats." Il était très soigné et pointilleux quant à son apparence, et s'il devait aller quelque part, alors il mettait un temps fou à se préparer. Il allait travailler dignement et on voyait bien que cela comptait plus que tout pour lui. Quand j'eus 16 ans, il commença à me faire faire des haltères. L'été, j'adorais nager et je me débrouillais bien. Il nous apprit qu'il était plus facile de nager sur le dos ou en papillon, si on ne Élisait pas de bruit.

C'était un vrai plaisir de le voir manier la hache lorsqu'il coupait du bois. Nous pensions qu'il fallait la moitié d'une vie pour savoir s'y prendre aussi bien. Il nous apprit à couper du bois sans risquer de nous blesser. Il disait que les guerriers russes savaient se défendre avec une hache en la faisant passer d'une main à l'autre. Il essaya même de nous apprendre à lancer une

hache! À Fécole, il y avait un petit bureau militaire où l'on conservait des fusils de petit calibre. Il nous initia aussi au tir: tenir le canon, le presser contre notre joue, abaisser la gâchette tout en retenant son souffle et viser.

Il avait une attitude raisonnable vis-à-vis de la nourriture même s'il adorait le poisson, le cacao, le vin et le champagne. Lorsque nous étions enfants, à table, on nous donnait à tous une serviette amidonnée. Une soupière trônait au milieu de la table et tout était très formel. Nous devions attendre avant de prendre notre cuillère. Sinon, on risquait une tape sur le front. Quand Père s'ingéniait à nous apprendre les bonnes manières, à manier le couteau et la fourchette, à mettre le couvert, maman s'exclamait: «Voilà que tu recommences avec tes manières ridicules dignes de la Garde blanche. J'espère seulement que personne ne le découvre!» Plus tard, les choses changèrent. La porcelaine disparut, et on commença à manger comme tout le monde. Toutes ces informations nous furent transmises jusqu'à un certain âge. À l'évidence, mon père pensa alors que cette aptitude (à être bien élevé) n'avait plus de raison d'être. Je crois qu'il savait, et avait vécu suffisamment de choses pour remplir des livres et des bobines de films. Il disait qu'il suffisait d'avoir lu *Mes universités* et *Voyage parmi les gens* de Maxime Gorki pour savoir comment s'était déroulée sa jeunesse. Quand je lus *Et l'acier fut trempé*, je lui demandai: «Papa, Nikolai Ostrovski, c'était toi?» Il sourit et me répondit: «Non, ce n'était pas moi. D'ailleurs, mon sort a été pire que le sien.» Il nous racontait

souvent qu'il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse. À titre de comparaison, il citait le livre de Mark Twain à propos de Tom Sawyer; il aimait aussi beaucoup Jack London. Il regardait avec attention les films de guerre ou d'espionnage. Il remarquait quelle allure il fallait voir et comment il fallait apprendre à ne pas dire un mot de trop. Il appréciait beaucoup les dictons tels que « Ma langue est mon ennemi », ou encore « On nous a donné une langue pour cacher nos pensées ». J'ignore d'où il tenait ce genre de renseignements, mais il nous racontait que les Allemands avaient une école d'espionnage où ils apprenaient l'orthodoxie et le catéchisme. Puis on les parachutait en Russie. Selon lui, certains espions se firent attraper un jour à la gare de Tioumen alors qu'ils tentaient d'empoisonner de la nourriture et des bidons de lait. Nous vivions au sein d'une colonie germano-hollandaise fondée à l'époque de Catherine II, dans le district de Novosergievsk, province d'Orenbourg. Notre village avait un nom peu commun: Pretoria. C'était comme l'Allemagne ou la Hollande en miniature: des moulins, des fabriques de fromage et un mode de vie particulier. Les maisons étaient en grosses pierres, les grands toits et les portes en bois épais. En tirant sur une corde, on ouvrait la moitié de la porte – la partie supérieure, en bois sculpté. On ne verrouillait jamais rien. Il n'y avait pas de voleurs. Tout était propre. Mon père qui enseignait la géographie au lycée était très respecté. Ses élèves l'adoraient. Beaucoup de gens le connaissaient en ville ainsi que dans toute la province. C'était un homme avenant et il prenait part à de nombreuses

activités civiles – il était délégué.

Il était toujours à l'aise avec les gens d'autres nationalités. Il nous apprit à les traiter comme les autres. Il soutenait qu'il fallait analyser les expériences d'autrui pour apprendre à mieux vivre. Il insistait pour que nous soyons tolérants. Il n'admettait ni les baptistes ni les sectes. Selon lui, ces religions fournissaient à leurs fidèles des principes superflus dans la mesure où il ne s'agissait pas de mouvements spirituels importants comme l'orthodoxie. Il se souvenait de nombreuses prières et en inventait aussi pour lui-même. Il affirmait qu'à quatorze ans, il les savait toutes par cœur. Notre enfance se déroula dans des villages, loin des grandes villes et des réseaux de communication, de sorte que notre unique lien avec le monde était la radio, et plus tard, dans les années soixante, la télévision. Les fêtes avaient une signification particulière pour notre famille parce qu'elles nous rapprochaient, créant une atmosphère chaleureuse, douce, spéciale. Nous, les enfants, les attendions toujours avec impatience, surtout le Nouvel An et puis les anniversaires. Nous tenions énormément au Nouvel An. Papa et maman s'efforçaient de nous faire participer aux préparatifs, non seulement à l'école, où ils orchestraient tout et prenaient part à des spectacles. Maman organisait des carnivals, cousait des costumes, les brodait de perles elle-même, ou avec notre aide. Mon père récitait par cœur de la poésie: Koltsov, Lermontov, Pouchkine, les fables de Krylov. Il aimait aussi déclamer les œuvres d'Anton Tchekhov, comme *Les Bottes*, *L'Ours*, *Un nom de cheval*, *La Dame au petit*

chien, *Le Surveillant*, ainsi que *Le Duel* de Kouprine. Maman chantait des chansons en s'accompagnant à la guitare. À la maison, on montrait des pièces en apprenant nos rôles pour les contes de fées tels que *Kolobok*, *Le Conte du poisson rouge*, *Filipka*, *Tom Pouce*, *Le Méchant Garnement*, etc. L'école de Pretoria était une bâtisse en bois datant de 1905 avec une grande salle de réunion où l'on dressait un arbre de dix mètres de haut autour duquel les professeurs se rassemblaient avec leur progéniture. Les enfants de tous les âges valsaient avec leurs parents. Je portais toujours un grand nœud papillon et j'aimais beaucoup danser. Papa aussi aimait la danse, mais seulement le tango au ralenti. Nous avions une chorale de professeurs, où mes parents chantaient. Elle était dirigée par Trounov Alexandre Alexandrovitch, le professeur de musique.

À la maison aussi, on dressait un arbre que l'on gardait deux semaines à partir du 30 décembre. Nous confectionnions tous des jouets en papier, des bateaux, des biscuits; on faisait des dessins et des collages. On aimait illustrer les scènes de *La Reine de la Neige*, à propos du garçon qui souffrait et cherchait sa sœur. Nous avions aussi des décorations en verre pour l'arbre. On le mettait sur un pied en X ou dans une caisse remplie de sable. Papa nous aidait à broder des mouchoirs avec des motifs inspirés de la nature ou des histoires telles que *Kolobok* ou *Petit Homme* qui vivait dans une boîte à musique.

Papa et maman glissaient des cadeaux sous nos oreillers pour notre anniversaire, mais pour Nouvel An, ils se déguisaient en

Reine de la Neige et Père Noël, prenaient les paquetssous l'arbre, nous embrassaient, et pendant que nous leur donnions à notre tour nos présents, nous chantions et dansions autour de l'arbre.

Papa évoquait souvent les célébrations du Nouvel An lorsqu'il était petit. « En cetemps-là, disait-il, c'était différent. Nous fêtions aussi Noël et cela donnait lieu à de grandes réunions de famille. » Nous étions curieux de savoir comment cette fête se déroulait et pourquoi elle n'existait plus. Il répondait de manière évasive en disant que c'était difficile d'en parler maintenant. Il n'y avait pas d'église dans notre village, mais Père marquait l'événement en relatant des épisodes de sa vie et en parlant de l'"ancien Nouvel An", parce qu'après la révolution, on avait changé toutes les dates. Noël tombait désormais le 7 janvier et l'ancien « Nouvel An », le 13 janvier. Jadis, les gens allaient à l'église. Cependant nous vivions dans un village germano-hollandais et les villageois avaient leurs propres festivités, que mon père ne reconnaissait pas parce que, selon lui, elles se basaient sur un calendrier distinct.

Au Nouvel An, certains de nos voisins allaient dans les maisons de prières baptistes; d'autres se mettaient sur leur trente et un pour aller rendre visite à des amis.

L'anniversaire de mon père tombait aussi autour de cette période; il disait toujours que le certificat de naissance qu'on lui avait donné dans les années 1930 indiquait qu'il était né le 22 décembre 1908, mais il avait compté et déterminé ainsi que cela correspondait désormais (selon le calendrier

grégorien) au 4 janvier. Pourtant il avait affirmé à maman qu'il était né le 28 janvier, et elle lui demandait: « Alors quel jour est ton anniversaire en définitive? » et il répondait que tout était embrouillé. Nous ne recevions jamais d'amis pour son anniversaire. Nous le célébrions en famille. Il faisait allusion à ses parents, morts prématurément. Nous lui écrivions des cartes, nous lui faisons des dessins, nous lui donnions des livres sur les échecs, la pêche, la chasse, l'histoire, et nous lui brodions des mouchoirs. Malheureusement tout a été perdu à cause de nos nombreux déménagements, bien que maman exposât souvent son travail à l'école où elle dirigeait un club de couture, et dans des foires régionales – ainsi que nos dessins, surtout ceux que j'avais faits avec papa pendant les vacances. Je doute qu'on puisse en retrouver aujourd'hui. En relation avec Noël, Père pariait souvent de « l'œuf du Christ » et de la souffrance de Jésus entre les mains de mauvaises gens. Il nous racontait comment les premiers arbres de Noël étaient apparus en Russie, les fêtes païennes célébrées par les Slaves; plus tard, il évoquait les tsars, jusqu'à Pierre le Grand, qui avait voyagé en Russie, tel un mendiant vagabond » en précisant qu'il avait dû garder en mémoire tout ce qui lui était arrivé. Il disait que les tsars adoraient chasser en ce temps-là, que l'on jeûnait avant Noël, que les gens se préparaient pour le grand jour de fête, qu'il faisait lui-même comme cela autrefois, qu'il observait l'Avent, mais qu'à présent, peu de gens s'en souvenaient. Les jours de fête, on servait du vin de Cahors que mon père appelait toujours « vin demesse ».

Maman faisait des tourtes aux choux et aux baies, du poisson en gelée, de l'oie rôtie ou du cochon de lait. (Père racontait souvent qu'enfant, avec son père, « le soir », il apprêtait une oie « à la mode africaine » en la cuisant sans la plumer dans de l'argile, sur un feu de joie; les plumes se détachaient lorsqu'on retirait l'argile. Ils préparaient aussi les faisans et les caillies de cette façon.) Nous adorions tous les desserts; les enfants avaient droit à des gâteaux et nos parents buvaient du champagne. Mes sœurs et moi passions les fêtes dehors, à faire des bonhommes de neige, à construire des forteresses, à nous jeter des boules de neige. J'ai vécu toute mon enfance loin des villes que je n'ai donc découvertes que plus tard. À l'école, nous étudions l'histoire de la Russie et celle du parti. Tout le monde sait ce que cela veut dire. L'histoire était le domaine préféré de mon père, au fondement de l'éducation de ses enfants. Il pensait que tous les malheurs de notre nation provenaient d'un manque d'éducation et de culture, que c'était là la plus grave des défaillances qui conduisait inéluctablement aux malentendus, à l'incompréhension, à une réticence à pénétrer l'essence des événements et, en définitive, aux guerres. Il disait que, pour bien connaître l'histoire, il fallait lire les manuels, mais aussi certains auteurs, tels Emelian Pougatchev, Souvorov, Catherine II et Pierre I^{er}, pour en apprendre bien plus que ce qu'on nous enseignait à l'école. Quand nous lui demandions s'il connaissait l'histoire de sa famille, il disait que ses parents avaient grandi au bord du fleuve Ovod à Kostroma, où ses ancêtres avaient vécu « dans des cabanes en bois, de la pêche et de la

chasse. « Ils chassaient toujours en compagnie de chiens. Il ne faut jamais battre un chien. S'il arrivait quelque chose, que Dieu vous en garde, et si vous l'aviez offensé, il risquait de vous trahir pendant la chasse. » Il racontait l'histoire d'un de ses lointains parents qui chassait l'ours un hiver. Ses chiens l'abandonnèrent dans la forêt parce qu'il avait battu l'un d'eux. L'ours avait mangé, bien sûr, et se contenta d'assommer le chasseur avec une branche cassée. Quand ce dernier retrouva ses esprits, il abattit ses chiens. « Mais mes ancêtres donnaient la chasse aux ours sans fusil. Ils confectionnaient une boule de fer avec des piquants qu'ils jetaient à l'animal. Il l'attrapait et les piquants lui blessaient les pattes. Ensuite, ils le cernaient et lui fendaient le ventre en deux. C'était comme un jeu pour eux. » (Mon père était un merveilleux tireur et adorait chasser. Il disait qu'autrefois, il avait un chien de meute russe, de couleur rouille.) Selon lui, ses ancêtres étaient tous très blonds et très clairs de peau. « Notre nom vient de Philarète, affirmait-il. Il y avait jadis un homme qui s'appelait Philarète, et nous descendons de lui. » Aujourd'hui, je comprends pourquoi il disait ça. « Filaret » vient du grec *Filat*. Plus tard, alors que nous nous efforcions de déchiffrer ses allégories, nous lui demandâmes: « Alors cela veut-il dire que tu es le garçon qu'on a sauvé durant l'exécution de la famille Romanov? » Et il répondit laconiquement: « Bien sûr que non. Je descends de Philarète. » Mon père me parla pour la première fois de l'exécution de la famille impériale lorsque j'étais en sixième et que nous commençons à étudier l'histoire de la révolution. J'entendi

ségalement pour la première fois le nom de Iourovski qui, selon lui, avait tout organisé. Je ne comprenais pas comment le garçon avait pu s'être sorti (au fil de ses récits, Père parlait du tsarévitch à la troisième personne en l'appelant « le garçon»). Il disait que le jeune adolescent avait assisté à toute la scène du crime et à tout ce qui s'était passé ensuite et qu'on l'avait pourchassé sa vie durant. « Où s'est-il caché? » demandai-je alors. Et mon père de répondre: « Sous un pont. Il y avait un pont à proximité du passage à niveau et il a rampé jusque-là quand le camion s'est mis à cahoter. » « Mais comment le sais-tu? » Il sombrait dans le silence. « Mes oncles me l'ont raconté. » « Et qui sont tes oncles? » « L'oncle Sacha Strekotine et l'oncle Andrei Strekotine, qui faisaient partie de la garde de la maison. Après le front, ils furent stationnés là. Oh, et il y avait aussi l'oncle Micha! » Il affirmait aussi que les corps des exécutés avaient été jetés dans des petits puits de mine. « Si tu veux savoir comment ça s'est passé, va voir le film *La Jeune Garde*. Tu verras de grands puits de mine, comme à Alapaevsk, mais tu auras une idée des événements. » Quand je me souciais de savoir pourquoi je devrais m'intéresser à la question, il me répondait: « Pourquoi te faut-il une raison? Pour connaître l'histoire. "J'allai voir *La Jeune Garde* et je n'ai jamais oublié les puits de mine dans lesquels on jetait des gens dans le film. À propos de la tombe, il disait qu'il se souvenait précisément de l'endroit, mais qu'il n'y avait aucune trace.

Ce fut plus tard seulement que je commençai à me demander comment tout cela était possible. Si ce garçon avait été

témoin par hasard d'un certain épisode, il aurait aisément pu perdre le contrôle de lui-même et crier ou manifester sa présence d'une manière ou d'une autre. Pour tout connaître depuis le début (Tobolsk, la maison Ipatiev) jusqu'à la fin (le site d'ensevelissement), il avait dû prendre part lui-même à tous ces événements. Se pouvait-il qu'il y ait eu plusieurs enfants? Sans compter qu'il aurait fallu qu'ils soient tous estropiés. Combien d'enfants avec la même atrophie, au pied gauche, auraient pu se retrouver au même moment au même endroit de sorte que l'un ait assisté à l'exécution, un autre ait vu la route où l'on transporta les corps, etc. Ce qui voulait dire qu'il n'y avait qu'un seul garçon! De plus, il n'existait aucun document écrit relatif aux détails dont il nous faisait part. La presse officielle se gardait bien d'en parler ou de populariser l'affaire et il n'était pas question de se documenter sur le sujet dans une bibliothèque. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle tout cela est resté gravé dans ma mémoire. Père évoquait ces événements quand la conversation portait sur les tsars et l'Histoire de sorte qu'ils se fixèrent dans nos cervelles. Il ne revenait pas sans cesse sur ces récits (il y aurait eu de quoi devenir fou à force d'en parler tout le temps). Il nous éleva avec beaucoup de compétence et de sensibilité, étape par étape, pas à pas. Il parlait avec prudence de ce qui lui était arrivé, afin que l'histoire se grave dans nos mémoires, par petites touches. Il ne s'étendait jamais sur la révolution. Néanmoins, il précisait que les gens avaient cassé, détruit, tué beaucoup de monde et anéanti tout ce que le peuple russe avait créé parce qu'ils avaient perdu

la foi en Dieu.

Père disait que les Strekotine aimaient profondément le garçon. Ils lui parlaient à travers la barrière et échangeaient des mouchoirs et d'autres menus objets avec lui. Ils étaient issus d'une famille d'ouvriers, des soldats ordinaires de l'armée rouge provenant du front d'Orenbourg. L'un d'eux, Andrei, périt sur l'Iset durant la retraite de Bliukher et de Kachirine vers Perm, le 18 juillet 1918. Selon mon père, l'oncle Sacha Strekotine racontait que ce jour-là, Andrei avait eu une prémonition. Il avait dit: « La mélancolie m'engloutit. Ils vont me tuer aujourd'hui, Sacha. » Les deux frères avaient tout juste eu le temps de se dire adieu. Andrei avait levé la tête trop haut hors de la tranchée et une balle perdue l'avait atteint en plein front. Je demandai à mon père comment les Strekotine avaient réussi à rester en vie après avoir sauvé le tsarévitch. D'après lui, ils s'étaient enfuis dans la forêt avec Bliukher, et tout le monde les avait oubliés. Sous le commandement du fameux héros de guerre, Kachirine, la brigade avait quitté Iekaterinbourg le 18 juillet 1918 pour parvenir jusqu'à Perm. Le 12 août 1918, Bliukher avait rejoint Kachirine dont il devint l'aide de camp. Une autre coïncidence me troublait: dans notre village, il y avait des Kachirine qui s'étaient occupés de nous lorsque nous étions enfants. L'essentiel de la famille vivait dans le village voisin, mais ils venaient voir mon père et lui donner un coup de main.

Lorsqu'il parlait du rôle joué par les Strekotine dans le sauvetage du tsarévitch, mon père indiquait très clairement

qu'ils avaient eu l'aide des services secrets tsaristes. De fait, à partir d'avril 1918, l'académie de l'État-major général avait été transférée à Iekaterinbourg. La plupart des officiers qui y faisaient leurs études avaient déjà pris part à la guerre, et naturellement, que l'enfant s'appelât Alexis Romanov ou Vassili Filatov, il n'était pas nécessaire de leur prouver quoi que ce soit pour la bonne raison qu'ils connaissaient son visage. À en croire mon père, à Iekaterinbourg, on échangeait des informations par signaux à bras depuis le grenier, en utilisant une bougie que l'on « allumait » et « éteignait » tour à tour avec la main. À ce sujet, mon père nous apprit aussi le morse. Il disait que le plus important dans cet alphabet, comme en musique et pour les signaux à bras, était la notion de pause, que le code morse avait été largement introduit en Russie et que les navires impériaux s'en étaient servis les premiers. Il ne nous dévoila rien sur les gens avec lesquels ils communiquaient par ce système, mais il nous montra plusieurs photographies. Je me souviens qu'il adorait les films d'espionnage, et quand nous les regardions ensemble, il attirait toujours notre attention sur leur savoir et la discrétion dont il fallait à tout prix faire preuve pour ne pas révéler ce qu'on devait taire.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.